

Enfants - poètes



poèmes
et
dessins
de
L'Ecole
FREINET



La Table Ronde

C'est en accord avec nos élèves eux-mêmes que nous avons décidé, après bien des appréhensions, de livrer au grand public ce Recueil de Poèmes d'enfants de l'École Freinet.

Nous avions, les uns et les autres, comme une sorte de pudeur à trahir un secret, le secret de l'âme adolescente dont notre communauté était dépositaire et qu'on ne nous avait confié, à l'origine, que parce que nous étions « entre nous ». Non pas que nous ayons jamais cultivé un quelconque sentiment particulariste qui nous isolerait arbitrairement du monde dans lequel nous sommes plongés. C'est parce que nous sommes « entre nous », au contraire, que s'exalte à l'origine ce don d'accueil qui fait de la rencontre et de l'approbation comme une sorte d'instinct d'élargissement.

Comment en serait-il autrement ?

L'adolescence est un torrent qui, sans cesse, déborde de son lit. L'endiguer est pure folie, le laisser aller à la dérive c'est s'exposer à des dangers certains; le plus sage est de donner du large aux eaux tumultueuses rendues conscientes de leurs remous. Elles bouillonnent, en apparence menaçantes, puis, peu à peu, d'elles-mêmes, se disciplinent tant et si bien qu'on arrive à comprendre

que cette agitation souterraine, jusqu'ici redoutable, se soumet pour finir à une unité intérieure qui, sans cesse, ramène le flot dans la dérivité la plus favorable de la personnalité.

C'est parce que nous avons compris cette nécessité biologique de la liberté des eaux vives que nous sommes devenus les vrais amis de nos enfants et, de ce fait, dépositaires de secrets que, sans notre présence, ils n'auraient peut-être jamais découverts.

Nos garçons et nos filles sont pour la plupart, du fait de leur recrutement, placés sous le signe du foyer désuni, des limitations prolétariennes, de l'incertitude du lendemain. Jusqu'alors leur existence a été marquée de discontinuités, d'interdits et de censures. Contre toutes ces limitations, accentuées encore par les limitations des écoles qui les ont rejetés, des raidissements sont venus, et aussi une expérience amère de la vie, enfoncée dans le silence comme honteuse et qu'on ne ranimait que pour mieux la maudire. Heureusement, l'adolescent malchanceux voit s'avancer comme le dit Claude Belleudy « les formes douces de la vie », et c'est « tout ébloui » qu'il va vers elles, bras ouverts, cœur tendu dans une quête perpétuelle. Ici, dans le bonheur comme dans la souffrance, on ne peut pas tricher avec la vie.

Nous ne sommes pas de ceux qui pensent que les résorts les plus secrets de l'être doivent s'anéantir devant les impérieuses nécessités scolaires. Les adolescents qui ont écrit la plupart des poèmes que vous allez lire n'ont souvent pas pu, malgré nos efforts communs pour y parvenir, passer avec succès ce « bachot des gueux » qu'est le modeste certificat d'études. Ils avaient trop longtemps,

dans les écoles traditionnelles, mené un combat inégal et décourageant avec les règles inexorables de la concurrence des temps et des accords de participes. Ils en avaient seulement ramené la preuve qu'ils étaient ou seraient, d'irréductibles cancre. Rien ne pouvait plus les réhabiliter aux yeux de leurs maîtres ou de leurs parents et l'avenir, déjà, allait se rétrécissant devant eux.

Or, en aucun cas, l'enfant ne saurait être un résigné. Le pire qui puisse lui advenir serait de faire alliance avec la pauvreté. A l'heure où le sang bouillonne dans les artères, où le souffle impétueux dilate la poitrine, où la puberté tapageuse donne toutes les audaces de l'action, l'enfant est trop riche d'avenir pour s'avouer vaincu. L'éduquer, c'est l'aider à vaincre, c'est donner aliment à son appétit, se lancer dans le sillage de ses intérêts majeurs pour faire naître une « culture » qui soit plus et mieux que la simple connaissance détachée de l'être dont les livres et les manuels scolaires ont monstrueusement hypertrophié la nécessité.

C'est ici que nos techniques de libre expression donnent toute leur efficacité. On ne saurait désespérer de la main qui apprend à dominer l'outil, du cerveau qui déjà sait penser, du cœur qui se donne en simplicité. Si l'enfant se découvre poète, il le devient de la même façon qu'il s'affirme jardinier ou maçon, artiste peintre ou metteur en scène. Par des tâtonnements de plus en plus parfaits les gestes puis les pensées élémentaires prennent corps, s'organisent et vont s'affirmant jusqu'à la maîtrise. On devient expert à monter un mur, à faire un semis, à tailler un arbre au printemps, à peindre un tableau, comme à écrire un poème. Tous ces actes réussis, non

pas spontanément, mais selon les enseignements de l'expérience et dans une atmosphère qui autorise la réussite, s'appuient d'ailleurs sur l'exemple naturel et vivant des compagnons et des maîtres intégrés dans le circuit éducatif. Ils sont la trame de la grande aventure adolescente dont le poème n'est qu'une éloquente incidence.

Lorsque, en fin d'année, pour mettre ses aptitudes à l'épreuve, l'enfant passe ses brevets, il n'établit aucune hiérarchie factice entre son brevet de maçon, de jardinier, de collectionneur d'insectes, d'ingénieur de l'eau, de metteur en scène, d'artiste ou de poète. Chaque épreuve lui apporte un sentiment de satisfaction et de plénitude, et il est aussi fier de la rangée d'escaliers qu'il a montée que de la belle toile qu'il a peinte ou des poèmes qui ont déchaîné les applaudissements de l'auditoire.

Et quand Gastaldi, sous l'emprise d'un mystérieux ressentiment, fait un feu de joie de son œuvre poétique, il n'a pas plus de regrets que lorsqu'il démolit par bravade le petit meuble réalisé par lui pour sa chambre à coucher. Ce n'est qu'une manière personnelle de montrer son autorité souveraine sur des biens qui lui reviennent et qu'il se sent apte à réaliser à nouveau demain s'il le veut.

Quelques enfants cependant sont poètes avec plus d'exigence et comme par nécessité intérieure. C'est le cas de Claude Belleudy dont l'œuvre poétique va s'enrichissant de mois en mois et d'année en année. Il a toujours dans sa poche un crayon noir, une gomme, et, roulé dans sa chemise, un méchant cahier sur lequel, au jour le jour, il écrit ses poèmes, raturant, effaçant, revenant sans se lasser sur des vers qu'il avait cru parfaits et qu'un sens poétique de plus en plus affiné soumet à une

censure inexorable. Il éprouve d'ailleurs une sorte de gêne à voir ses poèmes édités, désormais figés dans une forme qu'il sentait éminemment révisible et qu'il voudrait aujourd'hui encore parfaire.

Il arrive aussi que nos adolescents soient poètes en coup de foudre, sous l'effet d'un choc émotionnel qui, brusquement les projette dans un climat d'inspiration et de maturité. Il en a été ainsi de Clément Perret, monté d'un seul élan vers une poésie aux vastes dimensions. Un soir, Clément Perret téléphone à sa mère. Une voix étrangère lui répond, celle du nouveau propriétaire de la maison paternelle. C'est alors que Clément écrit, d'un seul jet : « Ils ont pris la maison », décharge presque instinctive d'une souffrance qui va mûrir l'enfant et le transporter d'un bond dans des angoisses d'homme. Peut-être des psychologues se pencheraient-ils avec curiosité sur le cas de Clément Perret, dont le génie poétique n'aura duré que quelques semaines.

Quelle est la part du maître dans ces créations artistiques où, délibérément, l'enfant se sent responsable de son œuvre, libre de la détruire ou, au contraire, de la proposer à l'agrément de la communauté ? Il semble en apparence qu'elle se résolve à peu de chose si l'on pense que l'enfant seul décide et que les corrections d'adultes se résument à la suppression de quelques incorrections flagrantes et de fautes d'orthographe. Et pourtant, à l'origine, c'est nécessairement le maître qui crée ce climat de détente, d'expression, d'extériorisation, cette prise de conscience de soi, cette confiance et cet élan. Au jour le jour, dans les détails de la vie quotidienne, dans la tapageuse cohue des personnalités qui se coudoient, explosent,

chantent et souffrent, il faut une présence lucide et humaine. C'est celle du maître qui sait oublier qu'il est le maître pour redevenir l'enfant, ouvrant lui aussi ses bras et son cœur « aux douces images de la vie », ces images que chacun crée et recrée avec des nuances si personnelles et si intimes que la communauté elle-même en est marquée et parfois régénérée.

Nous savons que ce n'est pas là œuvre de tout repos. Si nous acceptons d'être dans le tumulte du torrent qui très souvent risque de nous submerger, de nous dépasser pour s'en aller vers une sorte de danse satanique dont nous ne serions plus participants; si nous tolérons d'être bousculés et déracinés de nos quiétudes, c'est que nous sommes conscients d'apporter, par nos présences et notre lucidité, une ligne de sécurité et un fonds d'équilibre qui donnent assise au courant. Alors, le torrent éclate d'al-légresse et chante son poème.

Nous, nous ne sommes que Jacqueline, Michel, Roger, Hortense, Robert, Jacques ou Baloulette et

Papa et Maman FREINET.

DE 4 A 7 ANS.
DES IMPROVISATIONS
QUI SONT DES POÈMES.

